



La morale et l'antiféminisme : deux subversions du christianisme

La question du mal et du péché dans

Jacques Ellul, *La subversion du christianisme* (1984)

I. Présentation

L'auteur

Jacques Ellul (1912-1994) est célèbre pour sa mise en garde contre les pièges d'une société obsédée par l'efficacité technique et pour son anticipation de la crise écologique. Auteur de 48 livres, il fut professeur à la Faculté de Droit, théologien protestant engagé, philosophe et sociologue.

Révoqué de son poste d'enseignant par le régime de Vichy, il participa activement à la Résistance sans avoir recours aux armes ; après la Libération, il entra dans la vie politique en devenant adjoint au maire de Bordeaux.

Il est aussi controversé pour la dimension virulente de certains de ses écrits et notamment pour ses prises de position tranchées sur l'Islam et l'homosexualité. Toutefois, ses propos pamphlétaires et incisifs n'épargnent ni le christianisme en général, ni le protestantisme en particulier, comme on peut le constater à la lecture de cet ouvrage.

L'ouvrage

Le constat : la subversion du christianisme. Ellul part du constat que la société chrétienne est *en tous points* opposée au message de la Bible : au lieu de se laisser transformer par la Révélation de Dieu, la pratique chrétienne a subverti le message biblique. Le christianisme est devenu l'inverse de ce que montrait la Révélation de Dieu en Jésus Christ : il a trahi la Révélation.

La question. Pourquoi les chrétiens ont-ils fait l'inverse de ce que Dieu demandait ? Quelles sont les forces et les structures qui ont causé cette subversion du christianisme ?

Les enjeux.

- L'accusation qu'il porte en faisant ce constat est d'autant plus grave que, dans la Bible, la mise en *pratique* est essentielle : non seulement parce qu'elle est constamment demandée - heureux ceux qui écoutent et qui mettent en pratique -, mais aussi parce que c'est la vie même des chrétiens qui atteste devant les autres qui est Dieu.

- Ce faisant, Ellul prend au sérieux l'attaque des « antichrétiens » : il nous demande d'être à leur écoute, car cela nous interroge de façon légitime sur l'écart entre le message biblique et la pratique des chrétiens.

- Cependant, il ne s'agit en aucun cas de culpabiliser les chrétiens ni de condamner l'Église au nom de son passé et son histoire, ce qui serait simpliste et injuste. Il s'agit plutôt de tenter un retour au sens profond du message biblique en se libérant de tout ce qui a pu y faire obstacle.

Une subversion politique, religieuse et théologique du christianisme.

Le Christ était subversif, or le christianisme est devenu dans tous les domaines - politique, économique, social, culturel, religieux - conservateur et anti-subversif. Comment est-ce arrivé ? Les idées chrétiennes, en tentant de transformer la société, ont été absorbées et modifiées par celle-ci.

L'Église avait la conviction que les pouvoirs politiques seraient mis au service de l'Évangile. Or, c'est l'inverse qui est arrivé : c'est l'Église qui, en essayant de convertir les pouvoirs, a été pénétrée par le pouvoir et corrompue.

De même, en évangélisant en masse, c'est elle qui a intégré des rituels païens ou religieux opposés à ceux annoncés par Jésus. Le *sacrifice*, conception *païenne* et pas du tout chrétienne (p. 81), a subverti le christianisme. La notion de *sacré* a aussi été détournée : alors que seul Dieu est sacré, le sacré a été étendu aux objets, à l'adoration de ce qui est visible au détriment de l'invisible.

L'Église a aussi été subvertie par l'esprit juridique du monde romain. Le Dieu libérateur qui fait grâce, le « Père » d'amour, a été subverti par le « Pater familias », la figure d'autorité détenant le pouvoir sur sa femme, ses enfants et ses esclaves. Notre imaginaire de la hiérarchie sociale, où le supérieur doit exercer sa puissance et son autorité, est grec ou romain. Dans la Révélation au contraire, le supérieur hiérarchique doit se mettre *au service et à disposition* de l'inférieur hiérarchique : la hiérarchie sociale existante est retournée par le domaine spirituel.

L'Église a aussi été subvertie par l'interprétation du monde de la philosophie grecque et romaine qui transformait ce que la Bible disait de Dieu. Prenons par exemple l'idée que Dieu ne change pas : cette idée vient de la philosophie grecque, car c'est elle qui présupposait que ce qui change est inférieur à ce qui ne change pas ; dans la Bible au contraire, Dieu change et évolue au contact des hommes. Prenons enfin l'exemple de la mort : dans la pensée juive, la mort est totale, corps et âme, mais il y a ensuite résurrection, recréation par grâce à partir de rien. Or, la contamination de la pensée grecque a transformé le Royaume de Dieu en Royaume des morts.

Nous allons nous concentrer sur le **chapitre 4** qui étudie deux subversions particulières de la Révélation : la **morale** et, dans son sillon, **l'antiféminisme**.

II. La morale : une subversion du christianisme

1) La morale : une subversion de la Parole.

Nous associons souvent le christianisme à une morale, le mal et le péché à une désobéissance à des devoirs ou des commandements. Le christianisme est devenu une morale.

Pourtant, contrairement à ces idées reçues, **la Révélation de Dieu n'a rien à voir avec une morale. Il n'y a pas de morale chrétienne. La foi est une antimorale** (voir Ellul, *Le vouloir et le Faire*). Remplacer une relation humaine ouverte et souple fondée sur l'amour par un code de conduite ou un légalisme pointilleux ; remplacer l'appréciation personnelle par une règle valable pour tous ; transformer la Parole libre de Dieu en une morale : voilà l'une des plus graves subversions du christianisme.

[Remarque : il s'agit ici d'une critique du *christianisme* dans son ensemble et non pas du *catholicisme*. La « rigidité morale de Calvin » et des protestants est aussi dénoncée (p. 88).]

Cette idée est défendue par les quatre raisons suivantes.

a) La Bible est révélation de Dieu lui-même, et non morale.

- Les commandements de l'*Ancien Testament* ne sont pas une morale, mais la limite entre ce qui fait vivre et ce qui fait mourir.
- De même, les parénèses des épîtres de Paul ne sont pas des commandements moraux, mais des indications utiles à titre d'exemples (voir pages 4 et 5 de ce document). Paul lui-même attaque la morale du judaïsme, « règles et préceptes édictés par des hommes ».
- Les paroles de Jésus (« Suis-moi ») ne sont pas non plus d'ordre moral, mais d'ordre existentiel.

b) Il n'y a pas de morale chrétienne, au sens où il n'y a aucun système moral ni aucun précepte moral absolu ou universel. La Bible est un ensemble d'histoires plurielles, relatives à des époques, où tout est incompatible, tout étant formulé de façon antagoniste (si bien que la vérité y est toujours faite d'une contradiction : elle est l'union de deux vérités contraires, jamais « ou bien... ou bien... », mais toujours « Et... et... »). C'est l'influence des philosophies qui l'a subvertie en faisant d'elle un système énonçant une vérité universelle, l'expression d'une théologie univoque et unique.

c) La Révélation de Dieu est une antimorale, une invitation à dépasser toute morale :

- En effet, dans le récit de la *Genèse*, la tentation du jardin d'Éden, le fruit de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal, est la morale elle-même. Construire une morale, c'est accomplir le geste d'Adam et Eve s'emparant du fruit interdit : c'est le geste même du péché. Le Bien est

seulement la Volonté de Dieu. Croire que Dieu agit mal (par exemple quand il demande à Abraham de sacrifier son fils) est une illustration de ce péché qui consiste à croire qu'il existe un Bien et un Mal transcendants à Dieu, auxquels Dieu devrait se soumettre.

- Dans toutes les *paraboles* (le fils prodigue, les ouvriers de la onzième heure, l'économe infidèle, etc), c'est toujours celui qui n'a pas eu une conduite morale qui est donné en exemple, et celui qui a eu une conduite morale est rejeté.

- Les *pharisiens*, tant critiqués dans le Nouveau Testament, sont les personnes les plus morales, vertueuses et obéissantes de l'époque. *Jésus* au contraire est condamné par tous les gens moraux car il ne cesse de transgresser tous les préceptes religieux et toutes les règles morales. En effet, la relation à l'autre n'est pas de l'ordre du *devoir*, de l'obligation, mais bien de *l'amour*. Dieu libère l'homme de la *morale* au nom de *l'amour*.

d) « Aime et fais ce que tu veux » : l'amour désigne principalement *l'agapé* (l'amour chrétien, qui vient de Dieu et qui consiste à se mettre au service des autres) plutôt que *l'eros* (désir amoureux), mais ce dernier n'est pas exclu. Cette phrase ne signifie pas qu'un chrétien vit dans le vice car son comportement n'est pas compatible avec les dérèglements. Seulement, c'est une conséquence de la vie en Christ et non de l'application de règles morales. Le *principe* de son comportement est *l'amour*, et non *l'obéissance* à un code de conduites.

2) Les causes de cette subversion.

Comment expliquer un tel écart entre la Révélation et cette subversion du christianisme par la morale ? Quelles sont les causes qui ont pu contraindre les institutions à cela ?

a) Les conversions massives. La Révélation ne peut convenir qu'à un petit nombre de fidèles, à un « petit troupeau ». Or, les conversions massives (dès la fin du II^e siècle) ont rendu nécessaires la créations de devoirs et de normes de conduite, car une grande masse ignorante devenait soudain chrétienne et faisait n'importe quoi (c'est la « paganisation de l'Église » au IV^e siècle). On ne demandait pas au peuple de renoncer à ses croyances contraires au christianisme, mais on les intégrait au christianisme. L'entrée de cette masse dans le rang des chrétiens a impliqué la création d'un ordre et d'une morale.

b) L'urgence face à une société ravagée par la violence. Du IV^e au VII^e siècle, la société était ravagée par les invasions, les meurtres, les destructions sauvages : la vie d'un homme ne valait rien. C'est dans ce contexte de désastre social et moral (inimaginable à notre époque ultra sécurisée), que l'Église, devant l'urgence de protéger les plus faibles et d'adoucir les mœurs, a travaillé à moraliser les mœurs.

c) l'immoralité des XIV^e et XV^e siècles : il s'agissait d'une époque sanglante (guerre de Cent ans, révolte des Jacques, brigandage) où, face au risque pour chacun de mourir bientôt, tout devenait permis : il y eut une frénésie des plaisirs (dont le *Décameron* est un exemple) et sur le plan spirituel un développement foudroyant de la magie, des messes noires et de l'évocation des morts. C'est ce contexte qui poussa à nouveau l'Église à établir une morale.

L'Église s'est trompée de chemin.

Certes, sa réaction a été efficace face à l'urgence et au défi de ces périodes troublées.

Mais, tout comme Paul remonte chaque fois de la question de l'immoralité au fondement, à la question spirituelle, l'Église aurait dû revenir aux fondements spirituels (le *cœur*), au lieu de traiter les conséquences (les *conduites* immorales).

En choisissant l'esprit d'obligation et de contrainte plutôt que l'amour, l'invention de sa relation à Dieu dans une libre responsabilité, l'Église a rejeté l'Évangile.

Cette subversion de la Parole en morale a causé une autre subversion : une prise de position antiféminine.

III. L'antiféminisme : une autre trahison de la Révélation

Rien, dans les textes bibliques, ne peut servir à légitimer une infériorité de la femme. Ellul revient aux textes et les contextualise pour déjouer les contre-sens habituels sur cette question.

Ève

- Dans le premier récit de la création (la genèse du monde en six jours), il n'y a aucune hiérarchie entre Adam et Ève. De plus, ce n'est pas la femme qui doit quitter sa famille pour entrer dans un univers patriarcal : au contraire c'est *l'homme* qui se déracine, *quitte son père et sa mère* pour s'attacher à sa femme.

- Dans le second récit de la création (le récit du jardin d'Éden), Eve a certes été créée *après* Adam. Mais la création est un acte ascendant : l'humanité arrive en dernier, parce qu'elle est le sommet de la création). Eve représente donc le couronnement de la création. De plus, Adam, créé à partir d'argile, porte le nom de la terre, matière inanimée ; Eve en revanche, créée à partir d'une matière humaine, supérieure, porte le nom de la Vie. Enfin, c'est Eve qui a été tentée la première, mais étant le parachèvement de la création, c'est là que le serpent devait frapper pour atteindre tout le reste. Adam, ne résistant aucunement, a une égale part de responsabilité.

La Vierge

La Vierge est le modèle d'une prise de risques qui, aux yeux des autres, peut sembler inconsidérée, mais qui se fonde dans la foi, l'écoute et la confiance en Dieu.

Or, ce modèle a été subverti par celui de la soumission, l'effacement et la virginité. Pourtant, Dieu promettait à Eve qu'elle serait sauvée en devenant mère, car sa postérité écrasera le serpent.

Les lieux de culte et les disciples

Dans le Temple de Jérusalem, il n'y a aucune séparation entre les hommes et les femmes. C'est le grand temple d'Hérode qui rejette les femmes à l'extérieur. Et c'est à partir du II^e siècle qu'il y a dégradation du statut de la femme : la Judée fait alors partie de l'Empire des Séleucides, où la vie humaine n'a aucune valeur. C'est dans ce contexte que les synagogues vont faire une place différente aux femmes.

« Les disciples de Jésus sont tous des hommes », entend-on souvent. Certes, mais la révélation de la résurrection de Jésus, premier témoignage de la vie éternelle, a d'abord été faite aux femmes.

Paul, un misogyne ? Retour sur les contre-sens

« Le mari est le chef de la femme »

« Le mari est le chef de sa femme comme le Christ est le chef, la tête de l'Église qui est son corps et dont il est le sauveur. Mais comme l'Église se soumet au Christ, de même la femme se soumet en toutes circonstances à son mari. Quant à vous maris, que chacun de vous aime sa femme comme le Christ a aimé l'Église : il a donné sa vie pour elle. »

Paul, *Épître aux Éphésiens*, 5, 23.

Ce passage est choquant quand nous le lisons avec notre imaginaire de la hiérarchie sociale, comme domination, autorité du chef et soumission du subordonné. Mais c'est un contre-sens. Il faut le replacer dans le contexte de la Révélation où le sens de la hiérarchie sociale est inversé : le chef est celui qui, comme le Christ, se met par amour *au service* des autres (leur lave les pieds, etc).

En réalité, Paul part du constat de la hiérarchie sociale de l'époque pour lui faire subir un retournement spirituel. Tout d'abord, le discours de Paul part d'un simple *constat de fait*, celui de l'existence des inégalités sociales et de la « soumission » de la femme et son mari à l'époque. Lire ce *constat de fait* comme un *impératif*, comme ce qui *doit* ou *devrait* être, est un contre-sens. Ensuite, Paul n'en reste pas à ce constat, il opère un déplacement spirituel et un retournement : celui qui doit se mettre au service des autres, ce n'est pas l'inférieur hiérarchique, c'est le chef.

« Que les femmes prophétisent la tête couverte »

« Si une femme prie ou prophétise la tête non couverte, elle outrage son chef à elle, car elle se place ainsi sur le même plan qu'une 'femme tondue' ».

Paul, *1ère Épître aux Corinthiens*, 11, 5.

Notons d'abord que Paul reconnaît à la femme le droit de faire des prières publiques et de prophétiser, donc de prendre la parole dans des églises. Ce qu'il considère comme essentiel :

« Ainsi, recherchez avant tout l'Amour ; aspirez en outre aux manifestations de l'Esprit, et surtout au don de prophétie [...] car cela aide les autres à grandir dans la foi » : Paul, *1ère Épître aux Corinthiens*, 14, 1.

La « tête tondue » était une pratique déshonorante. Pour comprendre ce que signifie la « tête couverte », il faut revenir au contexte. Corinthe avait la réputation d'être une ville de débauche. Dans les cultes païens, grecs et orientaux, les prophétesses comme les fidèles entraient en transe et le culte finissait souvent par une orgie. La « tête couverte » a donc vocation à rappeler à la femme que dans l'inspiration de la prophétie, elle doit se soumettre à une autorité, celle du Christ et de l'Église. La même recommandation est faite aux hommes : « les esprits des prophètes sont soumis aux prophètes » (14, 31-32).

« Que les femmes n'interviennent pas dans les assemblées »

« Que les femmes n'interviennent pas dans les assemblées ; car il ne leur est pas permis de se prononcer. Qu'elles sachent se tenir dans la soumission comme le recommande aussi la Loi. Si elles veulent s'instruire sur quelques points, qu'elles interrogent leur mari à la maison. En effet, il est inconvenant pour une femme de se prononcer dans une assemblée. »

Paul, *Épître aux Corinthiens 1*, 14, 34-35

Paul est-il en train de se contredire, lui qui trois chapitres avant recommandait aux prophétesses de se couvrir la tête pour prophétiser et faire des prières publiques ? En réalité, le ministère et la liturgie des femmes dans l'Église est alors un état de fait que Paul respecte.

« Je vous recommande notre sœur Phœbé, diacre de l'Église de Cenchrées. Réservez lui, comme à quelqu'un qui appartient au Seigneur, l'accueil que lui doivent tous les chrétiens. Mettez-vous à sa disposition pour toute affaire où elle aurait besoin de vous ». Paul, *Épître aux Romains*, 16, 1.

« Viens-leur [à Evodie et Synthyche] en aide, car elles ont combattu à mes côtés pour la cause de l'Évangile ». Paul, *Philippiens*, 4

Comment comprendre alors ce passage sur la non intervention des femmes dans les assemblées ? En revenant au contexte : le chapitre 14 est consacré à une critique du « don des langues » que pratiquaient les églises de Corinthe et qui consiste à parler tous en même temps dans des langues inconnues, prétendument sous l'inspiration de l'Esprit. Les femmes s'y livraient beaucoup. Paul essaie de convaincre les églises de Corinthe de renoncer à cette pratique, parce que personne n'y comprend rien et qu'elle est source de désordre. Il demande que la prière se fasse surtout avec intelligence et de façon compréhensible.

Le passage sur les femmes arrive à la fin de ce chapitre, illustrant cette idée :

« Quant à ceux qui prophétisent, que deux ou trois prennent la parole et que les autres jugent ce qu'ils disent ». Paul, *Épître aux Corinthiens 1*, 14, 29.

Il s'agit donc de *limiter la prise de parole* afin d'empêcher que tout le monde « parle en langue » en même temps, pour restaurer l'ordre dans les cultes. C'est une demande faite aux femmes de ne plus « parler en langues » et de ne pas interrompre le culte.

L'interdiction pour les femmes d'assister à un repas quand il y a des invités.

Ici encore, c'est à replacer dans le contexte. Dans le monde hellénistique et dans les mœurs troublées où les femmes étaient livrées à tous les appétits, les banquets se terminaient souvent en coucheries. Il n'y a donc pas ici antiféminisme, mais un moralisme.